

ETC



Recyclage et invention — trois ingénieurs inversés Entretien avec Colette Urban, Andriana Kuiper et Ryan Suter

Caroline Loncol Daigneault

Number 88, December 2009, January–February 2010

Faire avec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64317ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Loncol Daigneault, C. (2009). Recyclage et invention — trois ingénieurs inversés : entretien avec Colette Urban, Andriana Kuiper et Ryan Suter. *ETC*, (88), 20–23.



FAIRE AVEC

Terre-Neuve

Recyclage et invention : trois ingénieurs inversés

ENTRETIEN AVEC COLETTE URBAN, ADRIANA KUIPER ET RYAN SUTER

Propos recueillis au Full Tilt Creative Centre, Terre-Neuve, juillet 2009

“I had myself photographed with every vehicle stored in the barn: fancy sports cars, antique cars, bull-dozer, snowmobiles, motorcycles. My job being a storer for those vehicles is part of my life at the farm so I want to include that somehow.”

Colette Urban

Quittée par un art du patentage et de la débrouille bien ancré dans les modes de vie locaux, l'artiste Colette Urban a fait le pari audacieux de quitter un poste à l'Université de Western Ontario afin d'établir, en 2007, un contexte de création à McIvers, sur la côte ouest de Terre-Neuve. Je m'y suis rendue pour faire sa connaissance et en apprendre davantage au sujet du Full Tilt Creative Centre¹. Aussi ambitieux qu'excentrique sur les plans artistique, physique et financier, Full Tilt est un « chantier » qui regroupe, sur une terre de 25 hectares et dans un ancien poulailler industriel, un jardin biologique, une salle d'exposition, un entrepôt de véhicules divers et surtout des résidences d'artistes. Pour Colette Urban, le projet est entier et chacune de ses dimensions s'articule à son processus créatif.

Le texte qui suit rapporte principalement un entretien avec Colette Urban, auquel s'est joint un couple d'artistes du Nouveau-Brunswick, Adriana Kuiper et Ryan Suter, justement

en résidence lors de mon passage à Full Tilt. Tous deux professeurs, respectivement à l'Université Mount Allison (Sackville) et à NSCADU (Halifax), ces derniers examinent les parallèles entre l'invention scientifique et la création. Kuiper s'intéresse notamment au thème du désastre en revisitant des manuels de construction d'abri souterrain à faire chez soi; elle s'est concentrée plus récemment sur les « tornado shelters » dont elle a renversé la fonction en en faisant des cerfs-volants. Suter, quant à lui, profite de sa résidence pour fabriquer des maquettes à partir de modèles de satellites des années 1950 et 1960 qu'il convertit ensuite en haut-parleurs. Puisqu'ils partagent avec Colette Urban une esthétique du *do-it-yourself* de même qu'un parti pris pour le recyclage d'idées et de matériaux, il m'a paru pertinent d'élargir le spectre de l'entrevue afin d'intégrer leurs réflexions. C'est donc en mettant en relief les ressources d'ingéniosité déployées par Urban pour composer un milieu productif et écologique (d'un point de vue communautaire, environnemental et artistique) que nous ouvrons l'espace du dialogue aux stratégies du « faire avec ».

L'art à la pioche chez Colette Urban

Les traits d'un éléphant – étrange, rêche, majestueux, matriarcal, menacé –, Colette Urban les a retrouvés dans la configuration géologique et sociale de Terre-Neuve, tout comme elle les a

reconnus par ailleurs dans ses propres motifs migratoires. Ayant roulé sa bosse à travers le Canada depuis plus de trente ans, cette artiste a su préserver la mobilité qui lui était si précieuse en naviguant d'un contrat d'enseignement à un autre. C'est à l'occasion d'un poste à l'Université Memorial qu'elle a découvert Terre-Neuve et surtout le lieu et la maison qui allaient l'y attacher : Meadows. Située dans un village du même nom, inhabitée depuis une trentaine d'années, cette maison dite « biscuit box house » s'est imposée à l'artiste, qui en fit son lieu d'ancrage et d'entreposage. La migration s'est poursuivie pendant quelques années, Meadows demeurant le port d'attache et, aussi, le point focal de son premier corpus terre-neuvien, une prodigieuse suite d'œuvres performatives et installatives intitulée *Recalling Belvedere*². Souvent autobiographiques, souvent carnavalesques, les œuvres de Colette Urban s'inscrivent résolument dans la mouvance d'une esthétique néo-dada où l'art et la vie se confondent. Elle collectionne, recycle, convertit ce qui lui tombe sous la main et fabrique des allégories de bric et de broc. Faisant écho à *Trash/Stash*, magasin d'occasions expérimental orchestré par Urban à Toronto dans les années 1970, l'espace domestique de Meadows regorge de structures associatives curieuses et extravagantes mettant en scène des objets trouvés et des souvenirs divers.

En octobre 2006, Colette Urban découvre, à quelques kilomètres de Meadows, le site qui deviendra le Full Tilt Creative Centre à McIvers, et elle décide de s'établir plus définitivement à Terre-Neuve. La dénomination du centre emprunte au vocable « tilt », qui désigne dans la langue vernaculaire des Terre-Neuviens un type d'habitation temporaire faite de billots, d'écorce, parfois recouverte de mousse et de peaux de phoque. De cette forme d'architecture encore présente dans la province, l'artiste retient l'idée de travailler avec une certaine précarité et de composer avec des éléments pris sur place. Rien n'y est tout à fait droit, rien n'y est tout à fait facile. L'expression « full tilt » évoque alors l'énergie à mobiliser, la nécessité de fonctionner « à plein régime » et de manière autonome³. Laissons Colette Urban

s'expliquer dans ses propres mots sur cet art autre d'*habiter* et de *créer*, en amont et en aval des contraintes, et invitons Adriana Kuiper et Ryan Suter à réfléchir aux motifs de leur expérience d'« ingénieurs inversés » à Full Tilt.

Interview

Caroline Loncol Daigneault: *Can you define the place of recycling materials and cultural matter as well as ecological strategies in your art & life processes?*

Colette Urban: Inventing uses for things has always been an interest in my work and in my life. It is actually one of the key things that I find interesting about Newfoundland. People use everything in the most ingenious way—there is thrift to their use of objects. They are very conscious of every piece of string, material or wire which can be used for something else. Being alone here on this big property means I need to strategize. How do I move a piece of furniture from one end of the barn to the other? Or how do I fix something that is broken. I am always striving to do things myself. It's about being inventive, resourceful and thinking in diverse ways to find a solution to a problem, whether art-problem solving, or solving another kind of problem. It is the physical challenges I enjoy, like converting an industrial chicken facility into a studio/living space.

I have always been interested in second-hand things, and in the gesture of collecting and recycling objects. With my work, I am looking for a sense of involvement and responsibility. An example of recycling and of changing meaning through a new use is *Consumer Cyclone* (1999) performed in various malls. In this performance, I wear a costume with attached articles of clothing that look as if they were magnetically stuck to my body. The back of my costume was covered with small cosmetic mirrors. I was holding a toy megaphone and was repeating: "Look at me, look at you." There is that kind of cyclone effect, that out-of-control experience happening in the world of the shopper. I recently performed³ this project for the film *Pretend Not to See*





*Me*⁴ by Katherine Knight in the landfill site in McIvers. I was in the same costume but with a different backdrop, timeframe and environment. I was walking through this landscape of garbage which is so much a part of our lives and a very tragic part of the 21st century.

C.L.D.: *What is the role of the land and the environment in your various projects? Do you make a distinction between Meadows and McIvers?*

C.U.: In my work, land is key. The project *BARE* was about the rawness of my experience: being at the farm in McIvers, grappling with the environment, going through the physical labor that this place demands, trying to make it succeed. In this performance, I have a stuffed black bear head in velvet that goes on the back of my head, and my face is the back of the bear head. I retreat, as bears retreat into the woods, and I come back after finding this *Krumholtz* or rod, a birch limb. I walk out of the forest, holding this limb, like a warrior or somebody determined to come out of a situation. This piece of wood or limb is similar to a divining rod, and references my search of finding my way in this landscape.

The Meadow project is more about the physical landscape, my personal relationship to the site of the house more than the physicality of the landscape. McIvers offers a sense of community, which is expanding. There is a necessity for me to have local people present, involved in building my new art project called *Drook*. Sharing their knowledge of their physical relationship to the Newfoundland environment can then be paired with the more abstract ideas of contemporary art. They can be both audience and collaborators at the same time, witnessing while participating. “Drook” is a Newfoundland term meaning “a valley with steep sides,” and it is a video opera constructed of

chapters in which I want to use different parts of the landscape and the community.

C.L.D.: *On your way to Newfoundland, I know you (Adriana and Ryan) stopped at the Alexander Graham Bell Museum in Cape Breton Island. Do you see echoes of that visit resonating in the work and in your reflections at Full Tilt in relation to the themes of creation and invention?*

Adriana Kuiper: As part of my residency at Full Tilt, I am making kite models inspired by the work of Alexander Graham Bell, specifically his tetrahedron kites. I don’t really care if my kites fly. I am abstracting the idea of functional kites or shelters, and calling attention to the actual purpose or success these objects might proclaim. Hopefully, they might raise questions of why we build these things, what we learn from them. A lot of these inventions come out of the notion of innovation but also out of fear. Bell was also developing a hydrofoil for use in WWI. After the war, they didn’t need his hydrofoil anymore, so it was basically scrapped. This amazing machine was left on the beach, like an abandoned submarine. I am interested in repurposing these machines and inventions, and modifying somebody else’s instructions to make it stranger perhaps. I am also looking at the notion of doing research as an inventor or a scientist would do, as a creative play, not always knowing where it is going.

Ryan Suter: I find that as artists we are like some sort of reverse scientists. A scientist or an engineer has a problem that needs to be solved: Bell needed a kite so he designed it. An artist comes along, sees this object and reacts on a visual level and, from there, reverses the engineering to make it something that becomes more critical, aesthetic, and political. I see myself working this way. The object first come as whole to me, and I start taking it

apart. Then I mix and match and take whatever works for the piece of art I am making.

During this residency at Full Tilt, I am building small models of satellites based on early research images. At first, it is the aesthetic of those objects that attracted me. They are modular, geometric, clean, beautiful, and sort of modernist. I am making them as small speakers. I will be doing some recording on the hill here in McIvers—echoes, wind, music—and I will use those sounds in an installation with one or two satellite speakers and a planet, in conversation with each other. I tend to anthropomorphize satellites. I think of those as poor solitary things humming this love song for themselves.

L'abri des idées et des machines

L'image de l'hydroptère de Bell abandonné sur la plage et celle des satellites largués dans l'espace frappent l'imaginaire d'Adriana Kuiper et de Ryan Suter : elles évoquent à la fois l'ambition et l'angoisse, la vanité et l'échec des efforts humains. Ils réinvestissent ces formes obsolètes et les ramènent à une échelle plus réduite, celle de la maquette, engageant une réflexion sur les motifs qui les sous-tendent : la peur, l'insécurité, la quête de pouvoir... Si ces artistes n'ont pas la prétention d'offrir d'application pratique à ces inventions, s'ils proposent même des machines « qui ne fonctionnent pas », ils suggèrent néanmoins un questionnement esthétique, mais aussi politique et écologique. De son côté, Colette Urban propose certes un projet d'envergure, sans pourtant se prévaloir d'un modèle sans failles, d'une retraite utopique dans la nature. L'artiste s'attache, au contraire, à rendre compte

des difficultés et achoppements qui nécessairement marquent son entreprise. Elle parle même d'une certaine frayeur devant l'ampleur du projet : le foin à couper, les véhicules dans le hangar, un poulailler et un jardin démesurément grands. Or ces contraintes ainsi dévoilées posent ouvertement les paramètres d'une proposition esthétique englobante, résolument locale, qui désigne et questionne notre usage du temps, de l'espace et de l'énergie.

CAROLINE LONCOL DAIGNEAULT

Caroline Loncol Daigneault a fait des études en Arts visuels à NSCAD ainsi qu'en Histoire de l'art à l'Université de Montréal. Elle prépare présentement un mémoire de maîtrise à l'UQAM, sur le thème des résidences d'artistes en nature. Au cours des dernières années, elle a publié dans diverses revues québécoises et a notamment signé l'essai du catalogue d'exposition de Michael Fernandes, *One potato, two potato... it's your life...* publié par le MAI (Montréal, arts interculturels). En tant que rédactrice et chargée de projets à OBORO, elle est l'instigatrice du Laboratoire parcellaire, un projet de résidence d'auteurs et de publication hypermédiatique. Elle a également illustré les livres *Derrière les forêts* et *Cette maison n'est pas la mienne*, de François Turcot, aux éditions La Peuplade.

NOTES

- ¹ Pour en savoir plus, consulter le site www.fulltiltnewfoundland.com.
- ² *Recalling Belvedere* a fait l'objet d'un catalogue et d'une exposition au Museum London en Ontario en 2006 et d'une exposition au Art Gene, Barrow-in-Furness, en Angleterre, en 2004.
- ³ Jusqu'à ce jour, Full Tilt est financièrement autonome et Colette Urban en est l'unique administratrice. Idéalement, le centre offrira des emplois aux membres de la communauté.
- ⁴ Produit en 2009 par Site Media Inc., *Pretend Not to See Me: the art of Colette Urban*, de Katherine Knight, est un documentaire sur l'expérience de Colette Urban à Terre-Neuve. Pour l'occasion, l'artiste rejoue 13 performances originales. <http://www.sitemedia.ca/pretendnottoseeme>.

